

Violences conjugales : soigner l'homme violent

Selon Michela Marzano, philosophe, chercheuse au CNRS : « À la base de la violence il y a une crise existentielle profonde qui pousse l'auteur à considérer la femme comme rien »

Quel est le profil de l'homme violent ?

Il s'agit souvent d'individus qui n'acceptent pas la « résistance » du réel, c'est-à-dire le fait que parfois la réalité s'oppose à leur désir, que parfois les autres ne répondent pas exactement à leurs demandes. Ce qui les amène à vouloir forcer ce qui résiste, à vouloir plier ceux ou celles qui leur opposent un refus. Si l'on analyse le cas particulier des violences sexuelles envers les femmes, l'on se rend compte que les violeurs forcent leurs victimes à se plier à leurs exigences, sans prendre en compte leur refus. Ce qui devient possible à partir du moment où l'autre n'est plus pris en compte comme autre, et qu'il n'est donc plus reconnu comme un être humain digne de respect : son « non » devient un « oui », car la seule chose qui compte est la volonté de celui qui exerce la violence. Les hommes violents sont souvent des individus qui n'arrivent pas à s'inscrire dans le monde et dans la société de façon satisfaisante : à la base de leur violence il y a une crise existentielle profonde qui les pousse à considérer les autres, et notamment les femmes, comme « rien », peut-être aussi parce qu'eux-mêmes n'arrivent pas à donner beaucoup de valeur à leur vie, et n'arrivent pas non plus à obtenir une considération adéquate de la part des autres (et notamment des femmes). La violence, de ce point de vue, apparaît comme le seul recours possible, comme le seul moyen pour s'imposer, en montrant ainsi à la société qu'il y a au moins les victimes de leur violence qui ont dû se plier à leur volonté et leur puissance.

Que peut-on faire pour lutter contre cette violence, comment tenter de la prévenir ?

L'éducation peut jouer un rôle très important, en permettant aux individus de prendre une mesure des effets dramatiques que la violence peut avoir. De ce point de vue, il faudrait peut-être commencer par faire comprendre aux jeunes l'existence de limites, et leur montrer comment ces limites font partie de la condition humaine. Et cela, non seulement parce que l'être humain est une créature « limitée » et « mortelle » (c'est-à-dire un être qui n'est pas tout-puissant), mais aussi et surtout parce que toute action humaine est limitée par la présence d'autrui et par son désir qui peut ne pas correspondre aux attentes que l'on a. Autrui est toujours une limite à nos actions et à nos choix. Il existe une sorte d'infranchissable seuil qui nous sépare d'autrui, sauf à ne pas reconnaître celui-ci comme semblable à nous et, dans un même temps, à détruire la possibilité de notre humanité au sein du monde. Le problème est cependant que, aujourd'hui, on vit dans une société assez « clivée ». D'une part, on assiste à une dénonciation de la violence et à l'institution d'une espèce d'Etat de police ; d'autre part, cet Etat de police utilise à son tour une violence qui n'est pas moins extrême et qui ne prend pas du tout en compte l'humanité des coupables. D'une part, on assiste à la dénonciation de la violence des hommes vis-à-vis des femmes ; d'autre part, certaines femmes, qui se disent féministes, proposent comme seule solution à la détresse féminine l'utilisation d'un contre-pouvoir féminin.

Existe-t-il selon vous une spécificité ethnique et culturelle de la violence masculine envers les femmes ?

Non. Surtout pas ethnique. À la limite, on peut reconnaître que certaines cultures favorisent la violence contre les femmes à partir du moment où elles ne considèrent pas les femmes comme

des êtres humains à part entière. Mais au-delà de ces spécificités culturelles, la violence intervient toujours là où l'on ne prend pas en compte autrui comme ayant droit au respect et qu'on n'accepte pas que l'objet de son désir puisse se soustraire à l'envie de le posséder, de l'avalier, de le faire sien.

Pourtant certaines politiques publiques, mises en place récemment, tentent justement de répondre à cette problématique ?

Je crois que la tentative de résoudre le problème de la violence par une pénalisation toujours plus dure et plus violente des auteurs d'actes de violence n'est pas une réponse adéquate. Ce que l'on fait, en effet, c'est répondre à la violence par la violence, sans considération aucune du fait que les hommes violents sont des individus qui n'ont probablement pas pu développer chez eux ce que Freud appelle la « compassion ». Pour Freud, la compassion est l'une des « digues psychiques » qui structurent la subjectivité des individus, une « digue » qui s'oppose à la « cruauté ». Or, les hommes violents sont des individus qui, en général, n'ont pas de compassion vis-à-vis des autres, et notamment des femmes. Car les femmes, à leurs yeux, sont souvent des « choses », des « objets » dont on peut disposer complètement. Non seulement la femme n'est pas reconnue comme une semblable, comme une présence qui demande d'être respectée en tant que sujet, mais elle n'est pas non plus reconnue comme un être sensible : elle n'est plus un « autrui » qui peut contester le pouvoir et la violence des hommes. Chercher à opposer à cette violence une autre forme de violence qui réduit les coupables en « objets » contre lesquels exercer une forme de vengeance ne peut contribuer qu'à l'affirmation du principe selon lequel il y a des individus qui n'ont pas droit au respect que tout être humain mérite en tant qu'être humain.

Propos recueillis par Guy Benloulou